

fonte d'objets au cours d'une journée. Ce foyer expérimental a été « fouillé » un an plus tard avec une prise d'échantillons pour tester les modifications enregistrées par les sédiments et l'environnement au cours de cette activité métallurgique courte. Le bilan montre qu'une grande partie des marqueurs d'activité métallurgique ont disparu. Il ne subsiste que quelques traces de chauffe de sédiments, des galets chauffés, mais l'essentiel de l'aire d'activité qui n'a pas subi de surchauffe et son organisation s'avère impossible à circonscrire. Cette approche expérimentale confirme bien toute la difficulté de retrouver et restituer ces zones de production bronzière, ces « ateliers » d'un jour !

Linda Boutoille et Kewin Peche-Quilichini présentent la série d'outils lithiques liés au travail du bronze par déformation plastiques retrouvés dans l'habitat Bronze final/Premier âge du Fer de Cuciurpula en Corse. Ce village étendu connaît trois phases d'occupation au cours de cette période et les outils lithiques retrouvés en trois points permettent une originale perception de la métallurgie du bronze par ailleurs non illustrée par des vestiges métalliques sur le site. Il s'agit de blocs parallélépipédiques ou oblongs, finement mis en forme et polis, en granite, quartzite, diorite. Leur fonction s'apparente à des marteaux pour planer et régulariser les surfaces des objets. Ces découvertes constituent une première pour la métallurgie protohistorique en Corse, et trouvés en contexte d'habitat.

L'article de Matthieu Michler, Florent Jodry, Sylvain Bardey, Patrick Clerc (avec la collaboration de Marion Berranger, Luisella Cabboi et Marieke Van Es) consacré à la forge hallstattienne de Weyersheim, aborde le travail du fer. Deux structures excavées ont livré une grande quantité de déchets métallurgique dont 280 culots de forge.

Les enclumes lithiques en granite présentent des surfaces de frappe marquées par des stigmates de percussion et incrustations ferreuses. L'outillage de pierre du forgeron est complété par des perceurs, molette, polissoirs, aiguisoirs.

La présentation souligne la qualité exceptionnelle de la documentation (débris métallurgiques et outils

lithiques) pour un atelier d'élaboration du métal et de production au Ha D3/début Tène ancienne.

Birgit Schorer s'intéresse aux ornements en tôle d'or avec décors poinçonnés/estampés du Premier âge du Fer (torques, bracelets, têtes d'épingles, ceintures...). La réalisation personnalisée de ces objets repose sur une production de poinçons spécifiques porteurs des motifs reproduits par emboutissage de la tôle. Ces matrices pouvaient être réalisées en matériaux variés dont de l'os et du bois de cerf ; des expérimentations sont conduites pour valider ces propositions.

Thibault Le Cozanet et Gérard Bataille portent leur attention sur les dépôts de témoins de la métallurgie du fer, outils et demi-produits présents en Gaule dans des dépôts du v^e s. av. J.-C à la conquête romaine. Il apparaît une rareté certaine de l'outillage dans les pratiques culturelles de l'âge du Fer. Les demi-produits en fer sont attestés sous forme de barres en particulier dans le nord-est de la France ; à la Tène finale, apparaissent des dépôts d'outils liés au travail du fer.

Andreas Svensson pose la question des métallurgistes et de leurs productions au cours de la Protohistoire finale en Scandinavie. Son interrogation passe par une approche territoriale par prospection, une étude archéométallurgique des témoins métallurgiques puis une intégration des données dans une analyse économique et théorique multifacteurs.

Ce panel d'articles s'avère bien représentatif des recherches actuelles autour de la paléométallurgie de l'or, du bronze et du fer avec un intérêt marqué pour les outils de l'artisan et leurs rôles dans la fabrication des objets. La place constante des outils lithiques dans ce travail du métal est bien mise en lumière depuis ces dernières années. Ces études montrent aussi la difficulté constante à retrouver les traces des lieux de productions (les « ateliers »), en particulier pour celles en alliages à base de cuivre. Ce n'est qu'avec le travail du fer par la forge que les témoins spatialisés du travail du métal seront plus facilement appréhendés au sein des habitats.

Claude MORDANT



AMZALLAG N. (2024) – *Les graines de l'au-delà, domestiquer les plantes au Proche-Orient*, Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, 345 pages, ISBN : 978-2-7351-2952-2, 25 €.

La compréhension du processus de domestication fait l'objet d'un grand nombre de publications scientifiques,

bien au delà du domaine de l'archéologie. Les motivations pour lesquelles les hommes et les femmes, sur plusieurs endroits du globe, et à différentes périodes, ont commencé à cultiver des plantes et élever des animaux,

restent à ce jour inconnues. Effectivement, appréhender le système de pensée de ces populations, à travers les vestiges archéologiques qui nous sont parvenus, relève d'un véritable défi. Cet ouvrage annonce le développement d'une nouvelle hypothèse, jusqu'à présent jamais envisagée, pour tenter d'expliquer le moteur des tous débuts du processus de domestication des plantes dans le foyer proche-oriental. La période considérée est précisément comprise entre le Natoufien et le Néolithique précéramique B (PPNB) ancien soit entre 12500 et environ 8200 avant notre ère. Les plantes bénéficiant d'une attention modérée par rapport à celle accordée aux animaux, cet ouvrage est donc, *a priori*, bienvenu dans le paysage des publications accessibles à un large lectorat. Cet ouvrage trouve d'ailleurs un écho médiatique relativement important.

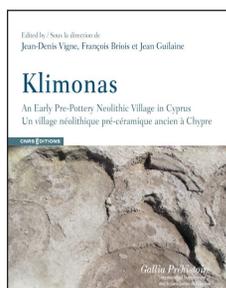
Tout au long de son ouvrage, l'auteur cherche à démontrer que les plantes n'ont pas été mises en culture et domestiquées pour des raisons utilitaires comme par exemple pour sécuriser l'alimentation des populations du Natoufien, tout du moins au tout début du processus. Pour tenter de nous convaincre, l'auteur croise les données issues de plusieurs champs disciplinaires comme la biologie, l'anthropologie incluant l'archéologie et l'ethnologie, ou encore la théologie. Ce seraient les motivations liées aux croyances et au culte des ancêtres qui auraient initié le long processus de domestication des plantes au Proche-Orient. L'argument principal de l'auteur est que les Natoufiens auraient constaté que les céréales poussaient mieux sur les tombes de leurs ancêtres. Ce phénomène aurait été rendu possible grâce au polyamines libérées par les corps humains en décomposition. Ces polyamines auraient même permis aux céréales de développer de manière autonome les fameux syndromes de domestication, c'est-à-dire une taille plus importante des grains ou encore une perte de déhiscence des épis. La domestication des plantes serait ainsi un événement fondateur des religions au Proche-Orient.

Si le scénario proposé par l'auteur est original, il relève de l'hypothèse, voire d'une posture intellectuelle, déconnectée des sources archéologiques. Pour prendre quelques exemples, dès l'introduction, l'auteur annonce que la pauvreté des évidences textuelles et iconographiques permet difficilement d'appréhender les mécanismes en jeu dans cette phase initiale de la domestication des plantes. Précisons pour le lecteur non averti qu'aucune forme d'écriture émanant des contemporains de cette période n'a encore été mise au jour. De plus, l'auteur considère qu'un moteur unique, celui des croyances, est à l'origine de la domestication des plantes, sans vraiment apporter d'argument convaincant à l'encontre d'un processus impliquant plusieurs facteurs (p. 128). L'archéobotanique, discipline phare déployée depuis plusieurs dizaines d'années sur les sites du Proche-Orient et permettant de détecter les changements morpho-anatomiques propres aux céréales domestiquées, n'est citée qu'une seule fois dans l'ouvrage (p. 90). Le lecteur non averti n'aura donc aucune conscience ni des apports majeurs de cette discipline, ni des biais taphonomiques et méthodologiques qui lui sont propres. L'archéobotanique n'offre qu'une infime partie

de la diversité des plantes et des parties de plantes utilisées (pour l'alimentation mais aussi pour d'autres activités) par les sociétés passées, notamment les tubercules et les légumes-feuilles. N'oublions pas non plus que les données de la génétique, effectivement bienvenues dans les débats autour de la domestication des plantes, et de leur diffusion, sont généralement apportées par l'étude de plantes modernes et non archéologiques, ce qui est également un biais à considérer. Par ailleurs, certains des arguments avancés par l'auteur pour asseoir son hypothèse semblent forgés pour corroborer favorablement son scénario. Par exemple, une interprétation toute personnelle des figurines humaines du Levant Sud est présentée dans l'ouvrage (6.13) et tient dans un argumentaire de quelques lignes. Ces statuettes seraient des objets représentant des « hommes-semences » (p. 164). Aucune publication n'étant citée dans ce court paragraphe, on suppose que l'auteur a fait sa propre interprétation de la signification symbolique de ces statuettes. Cette interprétation serait acceptable si elle n'était pas présentée comme une certitude, si ces découvertes étaient replacées dans un contexte archéologique et un cadre chronologique précis, et si, en dernier lieu, elle était validée par au moins une partie de la communauté archéologique spécialisée au travers d'une publication à comité de lecture. Effectivement, contrairement à l'opinion formulée par l'auteur dans sa conclusion, la rigueur scientifique n'implique pas pour autant un « conservatisme des idées scientifiques » (p. 270) mais de la prudence quand il s'agit de proposer une reconstitution des systèmes de croyances de sociétés du passé, à partir des vestiges matériels qui nous sont parvenus.

Le scénario proposé dans cet ouvrage reste intéressant à considérer dans les débats sur les mécanismes à l'origine de la domestication des plantes. Il est en revanche préjudiciable de l'afficher comme une vérité, aussi séduisante soit elle, tant qu'elle n'est pas testée par les méthodes analytiques de l'archéologie et discutée avec les chercheurs et chercheuses travaillant depuis longtemps sur les processus de domestication des plantes au Proche-Orient.

Aurélien SALAVERT
aurelie.salavert@mnhn.fr



VIGNE J.-D., BRIOIS F.,
GUILAINE J. (DIR.) (2023) –
Klimonas. Un village néolithique pré-céramique ancien à Chypre, Paris, CNRS Éditions, 632 pages, ISBN : 9782271139535, 79 €.

Les fouilles d'Ayios Tychonas *Klimonas* permettent de porter un regard unique, ou presque, sur le PPNA de Chypre. Si le site est passablement dégradé et que son occupation est brève (les auteurs l'estiment à quelques dizaines

d'années seulement), il a le mérite de s'inscrire dans une période encore très peu connue sur l'île du point de vue archéologique, qui va du 10^e au début du 9^e millénaire avant l'ère chrétienne.

Formidable entreprise collective, l'ouvrage qui lui est consacré se présente comme une somme impressionnante d'études spécialisées (on compte quarante-sept auteurs pour trente-trois chapitres), divisée en six parties. Malgré son titre bilingue, il est principalement en anglais, l'exception principale concernant la partie sur le mobilier archéologique, dans laquelle les trois quarts des chapitres sont en français. Quant à l'introduction et à la longue synthèse finale, elles sont entièrement bilingues (le titre de la syn-